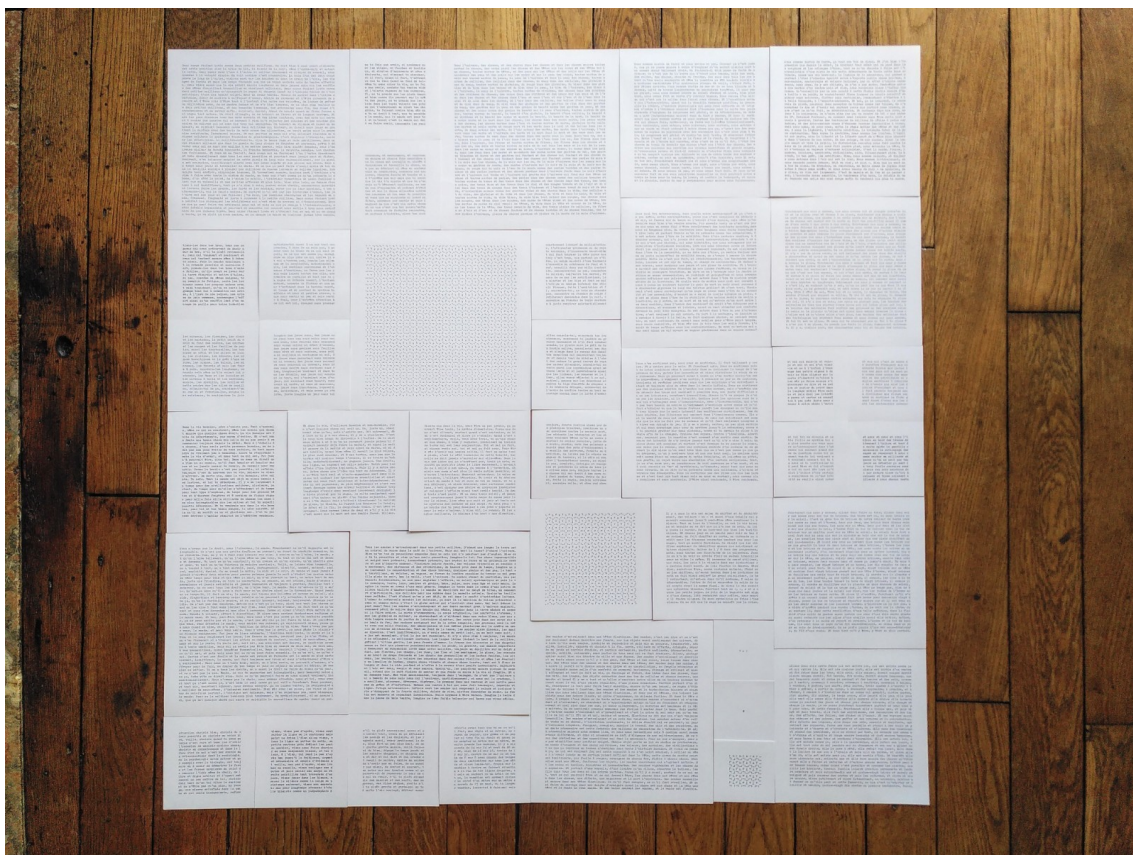


**Tous les mondes s'entrechoquent dans un mètre carré
(poésie de 38 pièces et d'infinis ajustements)**



Marion Renauld - 2021

1. D'abord c'est un jeu et bien sûr qu'avec la poésie on a le droit de jouer, et non seulement on a le droit mais ça ferait du bien de nous en souvenir tant qu'il est encore temps. Il existe donc au moins une solution, mais en réalité plusieurs, pour faire tenir ensemble les 37 carrés de formats différents en un seul carré d'un mètre de côté. Même les enfants peuvent s'y mettre.

2. Ensuite c'est aussi une aventure dont vous êtes le héros, parce que c'est le lecteur qui choisit l'ordre de sa lecture. Chaque poème carré est autonome et en même temps se peut poursuivre dans un autre. Il est donc possible de se raconter diverses histoires en accolant différentes pièces les unes aux autres.

3. Mais encore, en acceptant de devenir soi-même diffuseur, il existe la possibilité d'être généreux et de donner un poème carré à qui l'on désire faire un cadeau. C'est, pour ainsi dire, comme un livre dont on oserait détacher une page pour l'adresser à quelqu'un à qui la lecture nous a fait penser. Au bout du compte, le lecteur premier se déleste de sa possession et permet à la poésie de venir infuser plus largement que sur son étagère. Comme ça on crée du lien.

4. Une autre chose possible est de considérer les pages volantes comme des tableaux en les accrochant, en les encadrant si on souhaite, bref en considérant l'écriture comme un dessin pouvant prendre place sur les murs du salon, de la cuisine, de la chambre ou des toilettes. Ou dans le couloir. Ou dans la cage d'escalier. Ainsi s'affiche la poésie hors des livres, dans des espaces de vie quotidienne.

5. Mais enfin de quoi cela parle-t-il, en-deçà de la forme et des actions envisageables à partir du papier ? Le propos est une sorte de méditation des plus générales sur l'époque et la condition humaine, rien que ça, avec des pierres et des légumes, des clous, des briques et des grenouilles, des cuillères, des chaussettes, de la boue et des nombres. Entre autres. Du cosmos au dedans de nos têtes et des choses ordinaires à l'espèce de bruissement vibratoire de nos émotions, on demande le plein et comment s'ajuster. Et ce que nous faisons de ce qui nous fait vivre. Après c'est à chacun de trouver sa version dans le verbe commun.

8 x 8 cm

ô

? + !

[;]

10 x 10 cm

et moi qui suis-je où vais-je et moi et moi d'où viens-je et ce à l'infini l'écoassage des petits signes à devoir se bien aligner sur la caret d'identité qu'alors bien sûr ça foire encore s'interroger se dire et se redire et parler du privé dans le langage public être unique et puis quoi les intérêts perso et certes se connaître à peu près juste pour passer à autre chose l'autre

et eux qui n'ont de cesse de paraître étrangers eux aberrants hiatus eux là-bas tous ces gens qui ne sont pas comme nous comme des ennemis ou des privilégiés ou peuples exotiques à idéaliser de n'avoir pas mimé les diables d'occident et quoi il faut pouvoir toujours nous distinguer eux riches pauvres ou martiens ce fichu grand écart d'avec eux les anti les contre-sens communs

et nous et nous et nous l'injure au bord des lèvres évidemment l'injure et tout de suite après la gentille concession le rattrapage des sages en repensant à nous comme espèce en milliards et parce qu'on ne peut pas toujours se détester ça sent la trop facile mauvaise conscience des rois mauvaise foi par nature alors qu'ici business et bises naissent ailleurs & nous chacun basta

et toi toi ce miracle et cette faille ce mystère toi ce plus que vous encore qu'insoupçonné dans l'adresse qui souvent prend forme de question comme toi comment vas-tu toi vraiment et vraiment comment toi tu te sens ce tu particulier qui peut être ma foi n'importe qui ou quoi dès lors qu'éclot l'indice d'une certaine connivence ou qu'une intimité se veuille ainsi créer

12 x 12 cm

viens, viens pas d'après, viens contrarier la ligne ou la continuer mais point ne brise l'élan allez viens, viens la ligne en pattes de satin, en petits moutons gris frôlant les pentes meubles, viens nous faire chavirer ou nous suspendre lisses, et toi viens, ô l'élan, qui rend le pas d'après bon jusqu'à la faiblesse, urgente nécessaire et souple d'évidence et vaille, mon pas d'après, viens lécher ma semelle, viens soulager mes doutes et puis coller mon corps en étroits pointillés tout traversés d'espace, viens jouer dans les blancs,

amuser le silence comme la neige au printemps naissant, viens mon empreinte nus pour longtemps résonner d'abolis bibelots comme un lampadophore ô

s'il te plaît caresse-moi comme si ça lavait tout, comme si ça défaisait les nœuds et les douleurs, et les regrets aussi, vas-y gratte-moi le dos, plus fort un peu plus haut, oh oui gratte gratte encore, voilà fais-moi du bien, dégage le temps perdu et les maudits chagrins, ce chagrin sale et dure et qui dure et qui crache et rempli de colère, expire ma colère de n'avoir pas su faire, de ne savoir pas mieux, de douter si souvent, tes mains sur mes épaules comme si ça permettait de repousser la peur de ce qui va venir, s'il te plaît attendris mes muscles et mes nerfs, mes os graves, mes rides sèches, gratte s'il te plaît gratte et garde-moi en toi enfin l'air soulagé, défiant encor

vérifie avant tout que tu as ce qu'il faut, une règle et un cutter, un crayon de papier, une gomme et du papier ni trop fin ni épais et assez pour compter un mètre sur un mètre, ensuite prends les mesures, il y a six carrés de 24 sur 24 et sept de 20 sur 20, cinq de 16 sur 16, treize de 12 sur 12, quatre de 10 sur 10 et trois de 8 sur 8 avec chacun des marges de deux centimètres sur tous les côtés et alors lance-toi, frappe sur la machine à écrire en faisant attention à la fin de tes lignes frappées, et cela en sachant qu'au début de tout ça, la question est comment diviser un carré d'un mètre sur un mètre en carrés de 25 cm maxi, vu ta largeur machine, lance-toi et fais-moi voir

attention choisis bien, choisis du mieux possible ou choisis au moins pire, choisis quand tu peux puisque c'est rare et beau que d'avoir l'occasion de choisir quelque chose, choisir en connaissance et dans le libre état de qui n'est pas soumis aux déterminations dont la sociologie, ou la psychologie entre autres et par exemple avec la biologie, ont toujours eu à cœur de démontrer la force et les formes complexes au point de menacer l'idée même de choix, de libre et digne arbitre et d'agent rationnel un peu maître de lui, choisis donc tant qu'en toi vibre le sentiment de n'être pas qu'un pion, un rouage, une pierre entraînée dans la pente et qui roule inconsciente, refuse

commence, et recommence, et recommence encore et chaque fois considère que la chose est nouvelle ou plutôt dépoussiérée et travaille la chose, non pas en débutant ni même en amateur mais en aventurier, commence par explorer, observe écoute et touche et ne t'arrête pas sur cela que tu crois que la vie t'a appris et que tu n'aurais qu'à bêtement appliquer, ne cesse pas d'apprendre et patient d'étudier et sur la chose elle-même active tes neurones et ton sens du possible et sans que ne surplombe ni passé ni futur, commence par sentir et puis imaginer ce que c'est que cette chose et ce que c'est que toi puisqu'enfin tout commence de fortuite rencontre, et surtout d'inédite, alors bon quoi

imagine des jours sans, des jours sans yeux sans nez sans mains sans aucune main, sans fourmis sans moineaux sans aucun animal ni début d'animal, dans jours sans graines sans feuilles sans sève et sans racines, sans sable ni cailloux ni montagnes ni sol, des jours sans pesanteur sans mouvement ni saveur, des jours sans souvenirs sans pourquoi ni comment, sans idées sans désirs sans émotions sans rien, imagine-les vraiment et dans tous les détails, ces jours qui manquent de tout, qui n'auraient rien d'un jour, qui seraient sans beauté, sans avant ni après, ni sens ni non-sens, ces jours sans importance, impossibles, invivables, et vois comme ça résiste, juste imagine un jour sans toi

les oiseaux, les fissures, les clous et les marteaux, le petit bruit du sable au fond des océans, les courbes et les nuages et les feuilles de papier, aussi les tractopelles, les bassines en métal et les gilets en laine, les rizières, les déserts, les orgues basaltiques et le goût d'une cerise, les pianos, les balais, les pinceaux, les fourmis et puis les fours à pain, apprécie-les longtemps, remercie cela même qu'ils soient ici présents, les ânes et les lucioles et les niveaux à bulle et les services, encore, les gratuits, les publics et cette poudre sur les ailes de papillon, réjouis-toi de ça, souviens-t'en au cas où et favorise-les, soigne leur existence, tu soutiendras la joie

autorise-toi aussi à ne pas tout comprendre, à dire Je ne sais pas, à passer dans le blanc de ce qui seul reçoit, de ce qui est comme ça, enregistre au plus près ce qui arrive là et qui n'arrive pas, écoute les silences et la complexité, autorise-toi cela, les émotions contraires et l'absence d'émotions, ne ferme pas les yeux mais laisse battre tes cils, ose prendre en pagaille et tant pis si ça cogne et déborde massif, l'horizon saturé, accepte de flotter et non pour t'enfoncer dans le berceau sucré, si large et si profond, du mystère ineffable et nous si petites choses, mais pour sentir un sentir et puis sentir à fond, pour l'extrême attention à ce qui est ici, éponger sans presser

tiens-les dans tes bras, tous ces cagneux qui nous préservent de choir pour de bon, s'il te plaît retiens-les, ceux qui tanguent et paniquent et ceux qui tentent encore même à échouer mieux, fais la couche moelleuse et le rebonds possible et serre-les fort, prends-les dans tes bras d'aubes futiles, qu'ils osent se lever sur la terre étourdie et battre d'ailes, si peu, crevées de rêves maigres, trop remplis de fatigue, porte les invaincus comme tes propres ombres avant midi tranchant, qu'on se sente longtemps tous ici à commettre nos crimes, à l'insu de nos peines, nos crimes de joie commune, accompagne l'effort ainsi qu'un souffle lent d'un courage de paille pour brins indociles

allez console-toi, surprends ton impuissance, ensemence ta jachère en graines inconnues et s'il faut cracher crache, la plante aura le goût de ton hardie salive, console-toi peu dupe et plonge dans le ressac des densités complices qui poursuivent toujours et depuis tant de siècles à l'abri des radars le grand œuvre de sape des normes attendues, console-

toi savante parmi les imprenables ayant méthode lente et si persévérante ainsi que les lichens, les mousses et le limon, allez vas-y mêle-toi à ce qui, rudéral, pousse sur les décombres et relève ta tige étouffée de stupeur et de méchants déluges, arrose-toi de l'envie de croître tendre ou brut en partage commun dans la lutte d'amour

conjure, écarte quelque chose par des pratiques bizarres, pratiques un peu sorcières contre le mauvais sort, les méchants les méchantes et les choses vraiment bêtes qu'on ne cesse pourtant de copier recopier, jette des sorts, ourdis, mets des poissons pourris dans des pots d'échappement ou encolle des serrures, fomenté au quotidien, ne laisse pas le mépris se gagner du terrain, ni le zèle ni non plus l'incompétence crasse, ne supplie pas, complote, intrigue et manigance et prémédite le crime de tous les crimes sans nom, conjure toutes les choses qui ont droit à des noms qui font perdre du temps, évite de jurer, évite la magie, conjure activement, exorcise malin, et abra cad abra

constamment labouré de sollicitations, d'attirantes promesses ou de rejets soudains, d'incessants va-et-vient qui font tourner la tête parce que trop c'est trop, que partout ça s'élève, ça exige au-delà d'une harmonie d'ensemble ou cohérence de fond et bref, assailli donc par mille impératifs, concentre-toi un peu, concentre ta pulsion, calfeutre ton mental, évacue de ce pas les notifications, les alertes et les bips et tout ce qui t'oblige au manège infernal des stimuli féroces, évite l'excitation et fi, concentre-toi, ne trie ne cherche pas, concentre en étendue de neige fraîchement descendue dans la nuit, concentre en étendue de tapis onctueux à juste respirer existentiellement

ne te fais pas avoir, si nombreux sont les pièges, si fourbes et insidieux, si simples d'apparence et même séduisants, qui viennent te chercher, où il faut, quand il faut, t'offrant ce que tu veux quand au fond de toi-même tu sens crier ta vie, ne te fais pas avoir, combats ton ventre vide et l'alerte rageuse de tes carences, fi, ne te prends pas les pieds dansant bien comme ils peuvent sur la crête des jours, ne te prends pas les pieds dans les tapis volants des pièges qui t'embarquent en niant tes chagrins, te faisant croire bien sûr que tu as droit à tout, que tu possèdes le monde, que le monde est pour toi et qu'ainsi c'est le monde qui doit se faire avoir, innocente les yeux

16 x 16 cm

Dans la vie humaine, zéro n'existe pas. Tout s'accumule, même ce qui se soustrait, même les oublis qui disent encore que quelque chose était. La vie humaine est faite de débordements, pas moyen d'éviter. Et c'est sans doute une bonne chose que celle de ne pas avoir à recommencer toujours depuis le début. Mais à l'échelle de chacun, d'une seule petite personne humaine, on ne peut pas non plus éviter de tout refaire, de tout

apprendre de vraiment peu à beaucoup. Alors tu réapprends toute la vie d'avant, et donc tout ce qui est, fut jusqu'à pourrait être, plus toi. Dans ce sens on dirait que rien ne se cumule, qu'il faut boucler et boucler encore et ne jamais cesser de revoir, de revenir pour repartir. Comme la boucle n'est pas possible, ni refaire, c'est toujours du nouveau que tu vis, puisque tu viens d'arriver. De sorte que, dans la vie humaine, zéro existe. Tu naîs. Tout le monde est déjà en place depuis des lustres, et toi tu débarque. Il y a eu largement du temps pour des civilisations entières, plusieurs, partout, du temps pour qu'elles s'effondrent et du temps pour tout type d'espèces, du temps pour des grosses bêtes et d'énormes fougères et ô combien de fichus règnes pour mille fois mille milliards de choses les unes les plus inimaginables que les autres et toi tu saperlipopette débarques. Et tu voudrais que dans la vie humaine, pour toi et tes beaux songes, le zéro existât. Afin qu'il en sortît ce un si glorieux : moi. D'où tu puisses dériver l'entier résultat de l'addition humaine.

Et dans la vie, d'ailleurs humaine et non-humaine, rien n'est quelque chose qui soit un. Un, juste un, absolument rien qu'un, cela n'existe pas. Dit autrement, dès lors qu'il y a une chose, il y en a plusieurs. C'est le coup bien connu du divisible à l'infini. De la distance entre A et B qu'on ne parcourt jamais puisqu'il faudrait pouvoir déjà faire la moitié, et ainsi la moitié encore de la moitié et puis ainsi de suite, et si A est Achille, quand bien même il serait le plus vélocé, le plus rusé coureur, et B une tortue, pour peu que la tortue ait quelque temps d'avance, il se trouve qu'Achille, mathématiquement, ne gagnera jamais. Une droite, une ligne, un segment est mille points. Voilà pour les effets d'une logique implacable. Mais il y a autre chose. Autre chose que l'idée que tout se décompose. Il y a qu'être tout seul et s'auto-engendrer sont deux illusions qui cachent les dynamiques essentielles et constantes qui nous font relations et inter-dépendances. Juste un est paresseux, au pire hégémonique et c'est vraiment dommage comme une erreur terrible et depuis trop longtemps d'avoir donc remplacé (carrément dézingué) le divin pluriel par le règne, le culte omnipotente -présent d'un unique ou plutôt d'un Unique majuscule, comme si l'Un chaque fois s'offrait directement la meilleur place, la Gloire, la Pureté les Honneurs la Totale, le début et la fin, la complétude vraie. C'est bête et arrogant. Nous sommes issus de deux et s'il y a la vie c'est aussi que la mort est son double forcé. D(i)eux.

Encore que dans la vie, pour être un peu plus précis, ça pourrait être trois, le nombre élémentaire. Parce que deux c'est clivant, surtout quand c'est contraire, ou bien c'est fusionnel et alors ça s'annule. Quand c'est complémentaire, voilà, vous avez trois, vu qu'une chose et une chose, à bien à regarder, produisent un troisième terme qui est leur conjonction. Toi et moi ça fait, si chacun reste soi, toi et moi ça fait nous. Pour être sûr d'avoir une assise solide, il faut au moins trois pieds, c'est le côté technique de cette trinité, laquelle ne doit jamais s'enrouler sur elle-même. Dans la vie des idées qui ne

s'arrêtent pas, trois ça crée, ou plutôt ça certifie léger le libre mouvement, l'au-delà de ce A collé à son non-A, ça pousse à l'invention. Choisir son camp n'est plus la seule option possible, où s'ouvre l'entre-deux. Émouvant entre-deux. La valse monstrueuse, l'allègre bâtardise. Tu crois et tu désires allant du monde à toi et puis de toi au monde, et tu peux déclarer, et alors déclarer, sous certaines conditions, c'est changer ses désirs en croyances immédiates et relancer l'affaire quand tout semble bouclé. Un deux trois c'est parti. Et un deux trois soleil, et pourquoi comptons-nous jusqu'à trois coups de canne pour lever le rideau, lors même que nuit et jour et toute cette symétrie des membres de nos corps. Ou deux yeux + une bouche que tu peux dessiner ç peu près n'importe où pour le voir s'animer. L'élan vif, le rebond. Et les angles saillants, le minimum d'un bout + une direction.

Il y a dans la vie cet enjeu du chiffré et du déchiffrement, des valeurs + ou – et aussi d'une échelle qui pourrait comparer jusqu'à peut-être même remplacer la balance. Tout en haut de l'échelle, on met la vie humaine et ensuite on se dit que ça n'a pas de prix. Au loin passe le marché. On ne comprend pas bien les tarifications. Et chaque jour on se penche pour voir au bas des poches, on fait chauffer sa carte, on qu »mande un crédit pour les dépenses courantes pendant que pour les sages, tout ça semble foutaises. On dirait que les chiffres empêchent de déchiffrer encore que soi-disant arbitres objectifs. Suites de 1 / 0 dans des programmes, nets, sans toutes ces fioritures de la polysémie. Jamais on n'a pu voir un ermite finir un sudoku tranquille pour se vider le crâne. Ni personne de censé utiliser, une fois, les prix à la virgule dans ses divinations ou quelque écrit sacré. Au loin fluctue la Bourse. Être dieu, serait-ce être, comme certains enfants, fâché avec les chiffres, qu'aucun bonbon dans les problèmes de math ne fait mieux avaler ? Le grand calculateur, le bel ordinateur, qu'est-ce donc qu'il ordonne, ô voies indénombrables. Prière de faire vous-même le solde de tout compte avant le somme final. Au mieux la vie serait une opération blanche. Pourtant tout se +, –, divise et multiplie comme les petits pains. Le prix de la baguette est signe d'une époque. 100 % remboursé pour naître, pour mourir il faudra aligner. Un euro symbolique ça frise l'insolence. On se dit que le sage ne connaît pas la crise.

[,]

20 x 20 cm

Nous sommes sortis de terre, ça vaut son tas de clous. Et j'ai bien l'impression que depuis le début, le vraiment tout début qui se perd dans les origines et les mélanges d'homo, tout ce qu'on cherche à faire est l'intronisation d'une sorte de vie enfin débarrassée de toute cette boue ambiante, comme une vie hors-sol. La logique de la

pesanteur, qui permet pourtant l'état d'absolue égalité entre n'importe quelle chose ici-bas, sous-marine, souterraine et volante incluses, par un effet d'idiote redondance, nous pèse. On y est obligés, on n'en a pas envie. Peut-être est-ce que sortis d'un ventre noir et clos, nous voudrions alors l'infini lumineux. Qu'accueillis par un nom accolé à cette fichue double mesure d'une taille + un poids, on souhaiterait fissa larguer ce couple primitif et planer sans entraves, flotter sans verticales, immensément s'ébattre à la belle échappée, à l'emporte-carcasse. Et bon, ça se comprend, le couvercle de plomb, pourquoi donc accepter de trimer comme des taupes, de s'encourber le dos et d'avoir mal partout parce que partout nous presse, alors c'est ce qu'on fait, on dématérialise. Et cerveaux dans une cuve, un jour à la naissance, on n'aura plus que ça : un numéro de tél + une adresse IP. Internet Protocol, ou comment nous trouver sans être nulle part soumis à gravité. Certes des tentacules de millions de câbles à peine oxydables, et des data-centers comme d'énormes verrues impossibles à virer, mais pour nous, ah pour nous, enfin le règne entier des rêves et des idées. À nous la légèreté, l'extrait condition, la triomphe total de la pure abstraction. Vous voyez le problème, nous savons les limites. L'égalité est morte, vive la liberté et la liberté meurt de n'être plus charriée dans l'œuvre de nos mains, de nos poings, de nos paumes. Ainsi le peuple meurt et vive le public, la distraction non-stop nous fait perdre le sens de la réalité, qui nous fait perdre pied, nous entourne la tête, tout s'estompe en vapeurs d'extases solipsistes. C'est la merde. Propre, inodore, incolore, aseptisée, ridiculisée, niée. Illusoirement niée. Le kitsch, le bon goût, les artifices. Bien, nous sommes coincés, et toujours nous entrons dans l'air qui est le ciel ? Nous sommes littéralement, chaque seconde passée dehors, déjà au ciel, et quoi +. Rien que ça vaut son tas de clous. On déracine, on renracine, on bulle comme de joyeux cloportes à fouir sans arrêt. Si nous avons besoin de pain + de symboles, des clous, un clou est largement. C'est du muscle et du feu et ça permet ceci, l'accroche assez sensible, la tendresse d'un bois, le friable du mur. Regarde mon ami.e sur quel nuage enfin tu voudrais que pèse ta masse.

Nous sommes sortis de terre et nous avons si peu. Comment ça s'est passé, que ça se passe encore à moins d'imaginer qu'on aurait quelque part à un moment donné tellement dévié. Ou faudrait-il déjà poser de fait de science : ce n'est pas de la terre que d'abord nous venons, mais des eaux, des sales, des douces, chaudes ou froides, des eaux dans tous les cas avant qu'une seule empreinte et même la première ne fût soudain visible en quelques centimètres d'un quelconque rivage. Et voilà, c'était fait, nous étions arrivés. Nous sommes sortis de mer et de ce trou liquide et brumeux, agité de brises langoureuses en sournoises tempêtes, là nous avons grimpé, nous nous sommes séchés au soleil éternel et alors, bien plus tard, nous avons fait en sorte d'y pouvoir voguer. Nous venons d'un milieu qui n'est pas le milieu dans lequel nous vivons. Et l'aquatique autant que l'intra-utérin. Ainsi que la chenille devenant papillon, ou grenouille le têtard, l'entière physiologie qui nous rend adéquats au où originel s'avère à

l'évidence manquer fort d'à-propos pour la suite des jours abreuvés d'oxygène. Le programme est génial, on se métamorphose, on mute on a muté (muterons-nous encore) sans du tout y penser. Et donc il semblerait que nous sommes sortis et nous sortons toujours de quelque mou fourbi qui chaque fois, après-coup, se ferme sur lui-même irrespirablement. Nous croissons, nous mutons, nous naissons, nous sortons, nous entrons dans un monde en étant préparé à autre chose que ça, n'ayant que des esquisses de moyens en puissance avec des souvenirs qui n'ont plus rien à voir. Le programme est génial et quoiqu'un poil tordu. Et néanmoins fréquent. Entre l'œuf et la poule ou la fleur et le fruit, du tungstène à l'ampoule et de l'encre aux pensées, rien n'est de ce qu'il fut, l'état des choses en train de devenir des choses n'est pas l'état des choses. Des amibes aux poissons aux reptiles aux oiseaux mammifères et grands singes, qu'avons-nous retenu et faut-il retenir ou s'adapter fesse sans scrupules qu'on conçoit quelque peu déplacés vu que de cette bande des espèces variées, certes on peut en apprendre, jusqu'à s'en inspirer, mais il est, au bas mot, franchement évident que si nous n'avons pas complètement dévié, nous avons abusé. Nous n'avons pas nagé, nous n'avons pas volé, nous avons cheminé, marché couru sauté, nous n'avons pas rampé, nous sommes ici debout. Et nous avons si peu, et nous avons tant fait. Et lors qu'avons-nous fait de ces eaux primitives auxquelles on doit pourtant notre survie de base pour le boire, le laver, et parfois le transport, et souvent le plaisir. Sortis de mer y reviendrons pour encore nous éclabousser.

Dans quel ère entrons-nous, dans quel antre errons-nous ? Et ça c'est un peu drôle, cette contrepèterie, parce que c'est compliqué de définir cet air, ce fameux air du temps ou l'esprit d'une époque, cela même qu'on respire sans bien s'en rendre compte. Par exemple ceci : ce n'est pas parce que nous en avons fini d'être complètement des habitants nomades, que nous ne bougeons plus. Au contraire nous bougeons sans doute davantage et plus loin et partout depuis qu'on se présente comme des sédentaires. On est entrés dans l'ère de la mobilité. Mais d'une certaine manière, à demander comment, qui n'a jamais été aussi conservatrice. Attachés à ce nid qui n'est pas minimal, qui nous identifie, que nous aménageons par accumulation d'influences sociales, lors que nous décorons comme si dehors étaient les coulisses et la scène, ce chez-soi paradant. On est clairement dans l'ère de la propriété, ça ne date pas d'hier, ça semble évoluer comme on parle aujourd'hui de mobilité douce, on s'amuse à penser la co-propriété. Enfin ce n'est pas fait, ni révolutionnaire, les tendances sont, hein, lourdes et cet air du temps, si chargé de contraintes. Et dedans nous errons, nous ruminons nos peurs et nos plans de carrière. Et l'espace au-delà des frontières étanches de nos larges fenêtres, au mieux on le visite en passagers touristes, au pire on se l'arrange pour le rendre pratique en zones commerciales, en parkings et guinguettes où nous pouvons encore maîtriser nos pulsions. On est entrés dans l'ère de quelque pragmatisme de la barricade. Et quelle voie de sortie pour quel soi reverdi quand à peine on voudrait teinter le gris de vert ou voir

ainsi pousser de charmantes glycines le long des tristes grilles ? Et c'est tout, finalement c'est assez convaincant qu'on nage en plein dans l'ère de la commodité et les commodités, d'accord on a saisi de quelle aisance on parle. On est en plein dans l'ère de la stabilité d'un unique modèle de moulin planétaire, on y entre, on en sort et de soi qu'est-ce qu'on sort entre les deux machins, dans l'antre des machines ? On croit s'en échapper par aéronautique, et vacances et loisirs, quand on veut pimenter nos confortés devenus un poil trop ennuyeux. On est entrés dans l'ère du pas d'alternative, c'est vraiment ça qui craint. On part à la montagne, on inspire une semaine à dormir à la belle, on fait quelques photos, on revient remontés, on peut continuer. On serait donc mobiles pour n'être point broyés, sans sauce assimilés, et bien sûr que je tais tous les exils forcés. L'esprit du temps suffoque sous les contradictions. En vrai qu'est-ce qui nous meut sinon ce vif ouvert en vagues généreuses dans un espace commun ?

Maintenant que nous y sommes, que nous sommes ici et plongés jusqu'au bout et le milieu avec et chacun à sa place, maintenant que chacun a quelque part sa place, que chacun a sa croix posée sur un endroit, que l'espace de chacun est marqué sur la carte ou fait des pointillés quand il passe d'une croix à une croix à une croix. Maintenant que nous y sommes, ce que nous faisons là est la question qu'on pose comme une énorme croix sur toutes les autres croix. Nous occupons des places que d'autres viendront prendre et nous prenons la place abandonnée par d'autres, nous occupons des places que nous n'inventons pas. Ce que nous inventons, ça serait des manières d'occuper des places vides, ou des places qu'on croit vides alors que ne serait-ce que de l'air et de l'air, c'est-à-dire des millions de molécules occupent ces places qu'on croit vides parce que ça facilite nos petits arrangements. On se glisse dedans comme des habits neufs, il n'y a pas de place neuve, on est seulement des pieds dans des vieilles chaussettes et quand on est assis et qu'on croise les jambes, on est vraiment une croix, on est l'incarnation de la croix sur la carte. Donc on occupe la place. Maintenant que nous y sommes et tant que nous y sommes. On défend notre place et le droit d'occuper la place que nous avons contre ceux qui voudraient l'avoir à notre place. On prend la place de ceux qui n'ont pas les moyens, ou qui n'ont pas envie, de rester à la leur et rester à sa place ou faire une croix dessus est une de ces questions, quand on ne sait pas bien quelle place on occupe, qui peuvent nous occuper deux minutes ou longtemps. Maintenant que nous y sommes et pendant que c'est là, en sachant qu'on y est, qu'on ne peut pas ne pas être là quelque part, ça ne garantit pas, on peut comme ça ne pas se sentir à sa place. Être à côté de soi, être ici et la croix, la regarder de biais. Une espèce d'écart par rapport au milieu. Tu dis Où est ma place, tu demandes et tu jures, tu pourrais croire entendre une voix te répondre Ta place est ici, il n'y a pas de voix, les croix ne parlent pas, les bouches des molécules ne font que répéter Notre place est ici Notre place est ici. Les bouches des molécules font parfois des grimaces ou des sourires selon la peine ou le plaisir qu'elles ont quand nous venons prendre la place qu'elles ont et qu'alors elles

n'ont plus. Les bouches des molécules font des tautologies qui répètent Nous sommes où nous sommes qui nous sommes. Et toi Où est ma place. Et ceux qui te répondent par un Moi à ta place Tu n'es pas à ma place. Ne prends pas toute la place. Occupe-toi autrement. Il y a, quelque part, des chaussettes pour toi et bouger tes orteils.

Nous n'en sortirons pas, nous nous en sortirons. Il faut tellement y croire. Et y croire pour le voir. Et forcément agir. Nous ne sortirons point de notre condition même à conquérir Mars ou prolonger le temps de l'espérance de vie, guérir les incurables et mieux distribuer le stock de nos richesses. Mais ça pourrait aider à comme ça s'en sortir quoiqu'on reste nous-mêmes. À vraiment s'en sortir, à résoudre un par un de coriaces, insolents et revêches problèmes sans que les solutions n'en entraînent autant et toujours plus du même dans la boucle infinie. Nous ne sortirons pas des quelques vérités de l'espèce que nous sommes, cela n'empêche pas de réussir des trucs qui semblent à première vue, non juste difficiles ou un peu laborieux, carrément impossibles. Disons qu'à ce propos je n'aime pas les cyniques, ni la fatalité. Quelque part les cyniques sont de ceux qui s'arrangent avec l'insupportable, avec l'insurmontable. Qui n'ont pas tant besoin de croire qu'autrement s'envisage autre chose et qu'il faut s'atteler vu que la bonne fortune paraît les épargner ou qu'ils sont trop blasés par le cycle intensif des souffrances quotidiennes, des échecs répétés, des illusions qui meurent dans l'impuissance crasse. Ils ont la vanité de ceux qui croient savoir, de ceux qui soi-disant ont compris que la vie ne fait pas de cadeaux et qu'il faut seulement accepter et tirer son épingle du jeu. Il y en a parmi, certes, un peu plus subtils et qui sont davantage pour user du système jusqu'à le retourner, comme si tu pouvais gratter sur deux plateaux, comme si tu devais te plier à la règle afin de la changer. Cynisme des moyens. Contre l'idéalisme. Admettons, pourquoi pas. La question c'est comment s'en sortir sans sortir. Demeure cet interdit de n'y croire jamais tant qu'il n'y a rien à voir. Quelque chose est complexe et surtout c'est dommage de se panser le cœur, non moins que la raison, avec une carapace doublée d'un cadenas en se gardant la clé alors qu'on sait très bien que ce n'est pas comme ça que ça va dévisser, qu'on y arrivera tous et non pas tout seul. Le cynisme apparaît comme étant un sous-genre du mythe fataliste, et lui-même un effet, une greffe, un rejet voire une aberration d'un certain solipsisme. Bref, je ne m'en sors pas, en conséquence de quoi personne ne s'en sort, et e à quoi renvoie ce « en » si mystérieux, qu'importe, rions tant que nous sommes vivants. Ah ce rire qu'on présente comme une politesse, l'ultime révérence des désespérés. Nous ne sortirons pas des rires non que des larmes et c'est tant pis tant mieux mais en nous en sortant, nous serons plus complices et sans acrimonie. D'être ainsi condamnés, à être condamnés.

Maintenant que nous y sommes, allons donc faire un tour, allons donc voir cet homme avec son tas de briques. Son torse est nu, sa peau brunie par le soleil. C'est un gros tas de briques en terre couleur de terre presque comme sa peau et l'homme, deux par deux,

une brique dans chaque main aussi nue que son torse, les pose sur sa tête. Deux par deux et les pieds sur une planche de bois, l'homme fait un tas de briques avec le tas de briques sur un chiffon posé sur sa tête au soleil. Le soleil tape fort aussi fort sur sa peau que sur la planche en bois que sur le tas de briques, les semelles sous ses pieds sont si fines que ses pieds chauffent aussi par-dessous. Et quand ses bras ne peuvent plus poser les briques parce que grandit la tour de deux briques en deux briques, l'homme les lance et les briques se rangent sur sa tête, les unes après les autres en un mouvement parfait, d'un mouvement régulier dans un rythme insensé. Hop une brique hop une brique et tu peux voir cet homme avec son tas de briques sur la tête, se pencher, saisir deux autres briques, encore deux autres briques, encore deux encore deux et comme ça jusqu'à vingt. Tu vois tu peux compter, les vingt briques et un homme, les dix rangées de deux et un soleil pour tout. Et quand il en a vingt, vingt briques sur sa tête et combien font vingt briques pesant sur une tête d'homme, vingt briques en équilibre une seule tour de vingt briques, il marche sur la planche en un mouvement parfait, un pas après un pas, il avance, les bras à la base du tas, les bras tendus tenant la base de vingt briques, il avance il avance, il marche en équilibre sur la planche de bois écrasée de soleil, écrasé de soleil et le tas ne bouge pas, la tête ne bouge pas, rien ne bouge que deux jambes et le soleil non plus, que les jambes de l'homme sous les briques en terre cuite. Et alors il s'arrête, forcément qu'il s'arrête à un moment donné et comment fait cet homme pour descendre vingt briques, poser le tas de briques et repartir encore par où il est venu sans les avoir cassées en les laissant tomber. L'histoire ne le dit pas. La vidéo s'arrête pendant que marche l'homme, on ne voit pas la chute. On en restera là, dans cette oscillation d'une telle maîtrise, dans la fluidité d'une suite de gestes aussi précis que ceux d'une raie manta géante ou aussi cadencés que les ailes d'une abeille quand elle butine, butine, s'en retourne à la ruche et repart et revient. L'homme et le tas de briques, ils sont dans un pays qu'on dit sous-développé, au mieux dans un pays en voie de développement. On ne parle jamais d'une mer sous-développée, du PIB d'une ruche. Et don tant qu'à y être, y être au plus parfait.

Allons donc voir cette femme qui est entrée ici, qui est entrée comme ça et qui arrive là. Elle est née quelque part, elle est sortie d'un ventre et fut pris dans les bras, elle cira, elle mangea, dormit mangea dormit pleura mangea dormit, fut bercée, fut aimée, dormit encore beaucoup, mangea beaucoup aussi et comme ça pendant et des heures et des mois, commença à sentir, commença à sourire, commença à souffrir, commença à bouger, à marcher, à parler, une année, deux années, trois années à s'ouvrir à tâter à goûter, à sortir du cocon, à découvrir apprendre, à prendre, et à lâcher, à rendre à s'installer dans un corps qui grandit, quatre années, cinq années, dix années, le temps passe, elle jouait elle joua elle joue elle veut elle pense elle fabrique elle éprouve elle désire elle invente comme ça pendant des jours et chaque jour chaque seconde, elle change et change le monde, ça se passe forcément énormément partout et pour tout et

pour tous. Et cette femme-là. Maintenant elle a quinze ans, et puis vingt et puis trente, elle fait des expériences, des rencontres et des trucs, des efforts, des folies, des études et l'amour. Et des voyages aussi des chèques et des poèmes, des gaffes et des ratures et la conversation. Elle épluche des légumes, elle donne son avis, console et manifeste, entretient des rapports, ferme des sacs poubelle et répond à des mails et plaisante et s'énerve et s'attriste et s'informe. Elle pose des questions et résout des problèmes, elle ne résout pas tout, ne demande pas assez et s'étonne et s'exalte et mange encore beaucoup et dort encore beaucoup, et puis berce à son tour et continue d'apprendre. Elle est entrée ici, elle est entrée comme ça, elle a la quarantaine, elle refait son lacet, elle est tout près du sol penchée sur sa chaussure et son sac a glissé de son épaule droite, elle le pose à côté, elle refait son lacet, elle remet la lanière de son sac à l'épaule et puis elle se relève, et alors elle s'en va, elle est entrée pour ça, elle est sortie d'ici. Et bientôt elle aura cinquante ans, soixante ans et elle fera encore des choses qu'évidemment elle a faites et refaites et d'autres choses encore. Lutter pour des bonnes causes, aider quand c'est possible et arroser des plantes, cueillir les haricots, travail famille loisirs création permanente et lecture aventure et puis soixante-dix ans et quatre-vingt balais et guérir et soigner et puis pousser des ports et puis les refermer, et vivre et vivre encore, vivre petitement et vivre intensément, se souvenir, oublier et donner ce qu'elle peut et cette femme-là, ce que c'est qu'exister et vieillir et mourir, quatre-vingt dix années ou presque centenaire. Vas-y.

24 x 24 cm

Deux corps étaient lovés comme deux petites cuillères. On sait bien à quel point plaisante est cette position dans le mitan du lit, le tiroir de la nuit, même l'après-midi et autant le matin, deux peaux nues l'une à l'autre et collées doucement et pleines de sommeil, abandonnées à la volupté simple. On sait combien c'est nécessaire. La main d'un des deux corps posée le long de l'autre, quelque part sur les hanches ou dans le creux de l'aine, les visages de farine et puis les draps froissés non pas de vains combats mais de tendre affection, deux vieux corps que la vie pétrit depuis longtemps ou deux jeunes épis que les souffles des rêves ébouriffent tranquilles ou chavirent malicieux. Deux corps étaient lovés comme deux petites cuillères qu'épargnait le repos du chagrin inouï de l'absurde fracas de l'éco-politique. C'est une beauté malgré. Nous en avons besoin. Besoin de nudité dans l'intime confiance, désir de nudités à suffoquer d'amour, désirs de caresser et d'être caressés de prendre et d'être pris d'être tout à l'instant d'un autre que soi-même, de lécher de goûter au millimètre près, de se perdre dedans et de s'y bien trouver, de ne plus rien vouloir que deux petites cuillères, et des brassées immenses, des embrassées sans fin, des cimes d'incandescence et ce retour enfin, cajolant, épuisé, dénué de soucis quant au fichu fracas qui cogne tout autour. On était

allongés, on se baisait de lèvres et de langues muettes. Finis les gros discours avec des mots savants et des idées confuses, avec des mots qui servent à cacher des pensées qui ne servent à rien qu'à rajouter des couches et des couches glaciales de salives qui ne sont que trop mal employées. On baisait en silence et quand on se disait, on rigolait beaucoup comme deux cuillères qui tintent, on disait pour jouer en grattant la surface avec des bouts de mots comme des allumettes, on avait entre nous la grammaire crépitante. Inonde-moi encore. Et nos gouttes de sons qui s'en allaient éteindre en maigres colibris la grotesque fournaise du géostratégique. C'est dégainer l'étreinte, contrer les rabats-joies. La cuillère-catapulte, élan de bonne rage et rude gentillesse. Deux corps étaient ailleurs que dans la gueule du loup pleines de fourches et couteaux, prête à dévorer ceux qui ne sont pas enclins à se mettre dessus, mais bien plutôt dessous, sous l'heureuse chaleur de duvets innocents, la franche bonhomie, la retraite sereine. Les charmantes faiblesses. Et donc on se foutait, deux corps qui se foutaient l'un l'autre éperdument et très charnellement dans tous les sens possibles et pourtant sans jamais nous en fichier, vraiment, s'en balancer complet de cette gueule de loup mais raisonnablement, car la gueule est sournoise, terriblement alerte avec ses lames aiguës et ses piques aux abois. Mais un temps nous jouir et travailler sa chute. Et ce que ça peut faire d'avoir envie de toi dans la bouillie sociale à plonger nos cuillères de suaves lenteurs en salives lunaires. Nos doigts tout emmêlés, minuscules béances. Et terrestres sueurs. Quelque part l'érotique n'a rien à faire avec toute la misère du monde, en tout cas c'est comme ça qu'on présente la chose, d'un côté le privé, de l'autre le public, l'intérieur domestique et connu familial ainsi que sa vaisselle et ses petites affaires et plus loin, bien plus loin, ce dehors étranger à soi indifférent, tout ça n'a rien à voir, passez votre chemin, amusez-vous ensemble et laissez faire les grands, les forts et les sérieux, parce que ça leur convient, à ces puissances-là, que le peuple badine. Si captivé qu'il est par les histoires d'amour, les je t'aime moi non plus et les fuis-moi j'te suis, les passions obsédantes et les regards en coin, fracassé, fragmenté et juste à ramasser à la petite cuillère. Deux corps étaient lovés pendant que ricanaient les néolibéraux qui n'ont rien de nouveau ni d'émancipateur. Donc ce que ça peut faire ton attirance pour moi et puis ce que ce change à l'internationale, cette échelle impensable et pourtant si concrète qui coupe et nous enfile à trop nous satisfaire de nos rideaux tirés. Deux corps étaient lovés et c'étaient toi et moi et ça me change toute, ça me plaît ça nous centre, et ça change le monde en quelques justes bras serrés.

Nous n'avons pas le droit, nous l'aimerons, le monde. Franchement ce qu'il supporte est inimaginable. Ce n'est pas une petite éraflure en passant, un écart de conduite sommaire, sans récidive. Non, on y va à fond sans lésiner sur rien. À croire qu'on l'amie, le monde, et qu'on l'aime tellement, qu'on l'aime même un peu trop, vu tout ce qu'on lui met et dessus et dessous. Vu tout ce qu'on construit, qu'on creuse et qu'on excave, qu'on charrie gros et gras, vu tout ce qu'on fabrique de moindre particule.

Voilà, on laisse rien tranquille, on a touché à tout, on a tout survolé, pesé, cartographié, planifié, amassé, entassé, exploré, exploité, épuisé. On en prend le matin, le midi et le soir, du monde et sans jamais ô jamais s'arrêter deux minutes pour penser puisque jamais la nuit n'éteint les quatre coins en même temps pour tous et que même la nuit, on s'en ressert un bout, un autre bout du monde, juste une friandise, on tire la couverture, on pousse, on est avides, ; bande d'espèce insomniaque et jamais satisfaite et jamais rassasiée et toujours à gratter, fouiller tout renverser, on se sent tous les droits, on l'aime tant, le monde. Mais qu'est-ce qu'il a enfin, qu'est-ce donc qu'il nous a fait pour qu'on désire ainsi nous le tyranniser. Quand pendant ce temps-là, il fait sa vie, le monde, qui tourne sur lui-même et autour du soleil, placide, flegmatique et beaucoup moins rebelle qu'on pourrait s'y attendre, à croire qu'il aime ça, qu'on le farfouille encore, et se sentir brusqué, malmené, bouleversé. Étrange perfidie. Ce n'est pas des manières. Est-ce que c'est ça le truc, ainsi que vont les choses quand on les aime à fond sans lésiner sur rien, sous prétexte d'amour, on fait tout ce qu'on veut et sans rien demander ni non plus à personne. Comme si aimer c'était être maître du monde. Soumis à volonté, offert à discrétion. Et alors nous serions dominateurs sadiques et le monde maso. Et bon, peut-être vous, mais nous c'est pas comme ça qu'on souhaite procéder, ça ne nous excite pas et le monde, c'est pas sûr que ça lui fasse du bien. Et peut-être que vous, vous détestez le monde, vous auriez vos raisons, ça expliquerait mieux, parce que nous quand on aime, on n'a pas l'ambition de détruire ce qu'on aime. Vous n'avez pas pour vous, le monde, et pour vous seuls. Vous n'avez pas le droit, ça nous gâche le plaisir vos fichues manigances. Vos jeux de liens méchants, l'érotique humiliante, la corde et le bâton et le sang rougissant les joues, les fesses du monde, pourquoi pas, je m'en fiche, et on s'en ficherait si n'étaient les effets en-dehors du contrat, au-delà de vous-mêmes, sur nous et sur le reste. Un reste qui, soit dit, non seulement est énorme, et condition commune à toute condition, mais qui ne semble pas être bien en mesure de dire oui, de dire non, à vos propositions, aussi honnêtes fussent-elles. Nous on voudrait l'aimer, le monde, pour ce qu'il est, et puis voir avec lui ce qu'on peut faire ensemble. Ce qu'on vit, ce qu'on veut. Certes c'est pas facile et le monde est retors et farouche est le monde ou plus certainement, indifférent, le monde, qui fait toujours ses trucs et sans s'embarrasser d'être un sentimental. Mais nous on t'aime bien, monde, on a bien envie, on pourrait s'amuser, s'effrayer pour de faux, se donner du bon temps et puis se réjouir en osant se défier. Et non plus se méfier. Si on a tous les droits, on a aussi le droit de faire du mieux qu'on peut, et ce n'est pas le cas. Monde, ce que tu supportes est inimaginable, pour beaucoup moins que ça, très vite on dirait stop. Mais ce qu'on pourrait faire en nous aimant vraiment, inconditionnellement. Nous n'avons pas le choix, nous sommes attachés, nous et toi, vous avec et tout ça c'est comme ça, c'est bien le seul comme ça qui vaille forcément. Nous pouvons, et tant pis, sacrément échouer, nous devons essayer. Ça se laisse tenter, la réciprocité du meilleur de nous-mêmes, d'intenses sentiments. Bien sûr avec les puces, les virus et les tas de nuisibles partout, l'intrigue est

épineuse, mais n'en rajoutons pas, nous aimerons. Le monde. Pour se le coltiner beaucoup plus tendrement. Ou symbiotiquement, si on assume ici, que ça dit quelque chose qui sauve et multiplie le merveilleux du monde. Amour ou pas.

Tous les mondes s'entrechoquent dans une petite cuillère. D'abord une image : la terre est un cristal de sucre dans le café de l'univers. Mais qui boit la tasse ? D'abord l'univers. Rien qu'un tas de poussières amassées dans un coin qui n'a pourtant pas d'angles. Rien que de la poussière et rien qu'une seule poussière, imagine-la ici. Une chose imperceptible et malgré tout présente, immensément présente, une espèce de forme en un gribouillis sombre et pas n'importe comment. Plusieurs points épatés, des volumes vibratiles et soudain du mouvement, des distances et des attractions, du hasard pris dans du temps, imagine un peu lentement la concaténation et des chocs brutaux, quelques grains et des gaz, le tout en tourbillons, en volutes, en vagues, en forces de lumière capables de trouer ce qui grouille plein de nuit, bon le voilà, c'est l'univers. Un nombre absent du quotidien, une permanente éclaboussure, un nom pour englober l'affaire, un soleil systématique et puis la vie cosmique, terre, lune, poudres et grains, boue, pulpe, marc sans âge et noir moulu. Imagine la terre au creux d'une main géante. Imagine la terre dans le creux d'une petite cuillère taillée d'années-lumière, le manche en équilibre sur un doigt de titan, un concentré d'auriculaire, une cuillère pour une sphère dans la marmite astrale. Quelqu'un touille sans relâche. C'est d'abord qu'on y est déjà, du sel dans le confit d'astéroïdes laiteux. L'odeur du crépuscule envahit les cuisines, ça sent là le bouillon de volcan primordial comme si chaque matin c'était le globe entier qui s'invitait chez nous. Qui boit dehors lapant menu ? Tous les mondes s'entrechoquent et nos dents mordent gras. L'univers englouti, concassé pétri de salive dans une bouche qui mâche, imagine donc la terre mâchée et comment la faire avaler. La purée d'atmosphère, la soupe originelle, les confettis d'atomes, tous les globules se suivent, se chevauchent et s'altèrent dans une veine bleue, par une avide lampée secouée du parfum de lointaines planètes. Des corps pris dans des corps sur une boule de feu, des rochers naviguant sur de la crème sanguine, des grumeaux sous la voûte avec ses mille étoiles, des amuse-palais et les voûtes planaires sur la croûte au coulis de rivières millénaires. Tout au fond de la tasse, les mondes alors dissous, les mondes dissolus. C'est indifférencié, ça s'avale comme du petit lait, ça se boit sans soif, le jus est succulent, d'ici le jus est succulent, il n'y a plus rien à conjurer, les mondes se mélangent, se mollissent onctueux. Les larges lèvres lèchent le bout de la cuillère, goûtant l'ultime goutte, les yeux fermés d'amour. Le fracas des discordes et des chagrins amers ne fait que pimenter parcimonieusement. Le poids, la gravité, les masses imparfaites demeurent en suspension lovés dans cette cuillère, toujours en équilibre dans un doigt géant. Les fleuves, les champs, les rues, les îles et les montagnes, la glace, les cascades au bruit de draps froissés et les chants des grenouilles et les herbes foulées, les citrons, les vautours, le velours des coussins dans des salons vieilliss et même les

éventails en lamelles de bambou, chaque chose vivante et chaque chose inerte, tout est à fleur de langue et dans le vide profond et s'offre à la saveur d'une goulée insouciant. Aujourd'hui l'air est doux, souple et sans menace. Quelqu'un, les paupières encore pleines de sommeil, attend sans le café finisse de monter et que fonde ce sucre à la vie si fragile. Et qui demande tant. Nos vies assaisonnées, toujours dans l'ouragan. Ce n'est pas l'univers qui a besoin de nous mais nous qui l'aspérons, quotidiennement., et nous qui le crachons, le mouillons, picorons, dévorons, digérons, le prenons dans nos ventres et nos petits poumons de grâce et d'infortune. Dedans son ventre à lui qui nous fait tourner, impavide et léger. Potage astronomique. Infinis sont les mondes qui composent la salade et quelques bris s'échappent de la fruste cuillère, éclats de rire, miettes écorchées de sueur. Le festin est modeste et cependant inépuisable. Nulle urgence à être vorace. Imagine la terre dans la paume de bois tendre, imagine ce très faible balancier qui berce ses vives mêlées.

Des mondes s'entrelacent dans nos têtes élastiques. Des mondes, c'est peu dire et ce n'est pas seulement dedans derrière nos fronts, car les objets aussi contiennent des univers, dès lors qu'ils sont conçus, produits et reproduits et puis mis en paquets, transportés, déballés, installés, exposés et choisis à la fin, payés, utilisés ou offerts, échangés, réparés ou jetés et parfois étudiés, et parfois contemplés, parfois améliorés, déconstruits, recyclés, oubliés, retrouvés, sans parler de tout ceux qui se font dessiner, filmer, photographier aussi bien que décrire de mille et une façons. Des mondes s'entrelacent et grouillent en toute chose parce qu'il y a des gens, des têtes et des mains, leurs traces dans chacune. Des têtes dans des choses et des choses dans des têtes, des mondes dans des mondes. Et alors il paraît qu'à chaque monde son hydre et sa constellation, sa fragile mécanique et son autonomie comme celle d'un confetti de carnaval burlesque, étrange et attirant et aussi effrayant et tout ça fait sa vie, ça fourrage et frémit, des idées dans des choses, dans des mots, des images, des objets connectés dans des tas de cellules et chaque neurone, une mouche et quant il y en a tant et qu'elles s'excitent entre elles en un brusque sursaut brisant ainsi le vol d'une pensée régulière, d'une pleine sensation. Parfois partant d'un rien, recomposer le tout pour faire tenir ensemble, encore qu'un peu bancal, ce magma d'étincelles de volumes à facettes. Des mondes et des mondes et la turbo-fusion bizarre et singulière que nous réalisons dans nos têtes élastiques, et donc pas si têtues, que taisent les objets sous des dehors lissés, un calme d'apparence, un silence factice. Et dans la tête alors, à propos d'une chose ou de toute autre chose, certains mondes s'accordent et s'entendent et s'attendent, se cherchent ou s'appriivoisent autant qu'ils se fécondent et réciproquement et quel pied dans ces cas, ça danse allègrement, la surprise est heureuse et la tête enivrée. On se sentirait presque amoureux des étoiles à sauter dans la boue. Mais parfois d'autres mondes s'écorchent et s'invectivent et c'est la crise du moi pour peu qu'on veuille de lui qu'il fût un et uni, unique et assuré. Élastique ne dit pas que c'est toujours tranquille.

Des mondes s'entrelacent et ça crée des tensions. Les mouches autour d'un œil de vache ou de cheval, l'irritation croissante, le délire étouffé qui se pourrait, un jour d'imminence orageuse, éborgner, aveugler, annuler le travail des cils et des paupières. Sans doute nécessaire est cette frénésie des millions de rencontres de l'hétéroclite. Et déjà nécessaire puisque nous sommes liés, et nous nous ressemblons mais ô combien aussi sommes-nous différents, et donc si nécessaire ce défi d'élégance de nos multivariations. Et ce truc des contraires et des oppositions qui font le mouvement. Pour ne pas s'ennuyer, pour ne pas simplifier pour profiter malgré. Chaque objet porte en lui sa chaîne de producteurs, sa masse d'utilisateurs et des choix politiques, des valeurs, des symboles, des civilisations et ce que ça implique en termes d'émotions dans toute l'histoire humaine. Et quand on pense à ça, ce qui est vraiment fou est cette capacité à ne s'en point soucier, à oublier ou même à n'avoir jamais eu ce cortège patent défilant dans la tête, cette queue de comète pourtant tonitruante, pas facile à ranger, compagnon de chaque âme, fidèle à chaque chose. Étourdies sont nos têtes, fanfarons les objets, les mondes monstrueux qui s'agitent infiniment. Et les mains si dociles, discrètes et insouciantes. Des mouches vagabondes et les choses des ampoules. Et pourtant d'une ampoule, d'une lumière qu'on allume, observez le tableau, les fils dans tous les sens et les ombres protégées. Parce qu'il y a aussi partant de ce qui est, tout ce qui pourrait être et ce qui devrait être, les choses dans nos rêves et nos rêves dans les choses, nos défauts, nos angoisses et la part d'espérance. Des mondes sommeillent encore dans nos têtes élastiques. Ce qu'il faut essayer, ce qu'il faut réveiller. Et quoi faire du cortège dans nos doigts d'araignée quand la chose est une chose et la tête une tête et le monde un seul monde. Et des mains cousent des mondes, et le monde est flexible.

Dans l'univers, des choses, et des choses dans les choses et dans les choses encore toutes sortes de choses, des corps parmi les choses et des têtes sur les corps et des têtes sur les choses, toutes sortes de têtes, et des yeux sur les têtes et des poils sur les têtes et au-dessus des yeux et des poils sur les corps et sur la peau des corps, toutes sortes de poils sur toutes sortes de peaux, la peau de l'univers et dans la peau des choses, toutes sortes de cellules, des cellules dans des choses, du sang dans des cellules, des globules dans du sang, toutes sortes de globules, du rouge dans des globules, du blanc dans des globules et du bleu dans les veines et du bleu sous la peau, le bleu de l'univers, les bleus de l'univers, le sang de l'univers, toutes sortes de rivières, des choses dans des rivières et des rivières de choses, des corps dans des rivières et des peaux sur les eaux et de l'eau dans les choses et des choses dans l'eau et sous l'eau et sur l'eau et de l'eau dans le ciel et du ciel dans les choses, de l'air dans des cellules, des bulles d'air dans du sang et du ciel dans du sang, du ciel dans des globules et des gouttes de ciel dans des gouttes de sang, des gouttes sur la peau et des grains de beauté comme des gouttes de peau, et des choses et des corps comme des grains de beauté sur la peau d'univers, toutes sortes de grains, toutes sortes de beauté, la beauté d'un globule, la beauté d'une cellule, la beauté

des rivières et la beauté des corps et encore la beauté, la beauté de la mort, la beauté des corps morts et la mort dans les choses, les choses dans des corps morts, les peaux mortes des choses, les choses mortes dans l'eau et toutes sortes de morts, globules morts cellules mortes et poils morts et rouge mort et les morts dans le ciel et des bulles dans les morts, du sang autour des morts, de l'air autour des morts, des morts dans l'univers, l'univers dans les morts et l'univers des morts et la mort dans la mort et des vers dans la mort, toutes sortes de vers dans des choses dans des corps sous la peau jusqu'aux os, des os blancs sous la peau et de l'air dans les os et de l'eau dans les os, des fibres dans les os, dans l'univers, des fibres et toutes sortes de fibres, des fibres dans les choses et dans les os, des sels et toutes sortes de sels et du sel dans les eaux et le sel de la peau dans les corps en sueur et des choses en sueur, l'univers en sueur, la sueur dans les poils, dans les yeux dans les pores et en-dehors des pores comme des gouttes de sel, des gouttes blanches et dures et des gouttes qui fondent et des choses qui fondent et des choses qui tombent et des choses qui tombent dans des choses qui fondent comme des perles de suie et la suie sur les choses, de la suie sur les os, de la suie d'univers sur les peaux sur les corps en gouttes de rosée, des rosées d'univers sur le noir de la suie et du noir sur du blanc, du rouge sur du noir et l'eau de la rosée comme des perles tombées et des perles fondues et des perles perdues et des choses perdues dans l'univers fondu dans le noir d'univers et l'univers qui tombe et l'univers qui goutte sur l'univers qui fond sur des têtes perdues et toutes sortes de perles, des perles dans des choses comme des cellules trouées et toutes sortes de trous et des trous dans des choses et des choses dans des trous, des trous noirs, des trous durs et des trous dans le ciel et des nuages troués et de l'air et du ciel dans des trous des nuages dans des trous d'univers et l'univers troué de suie et de rosée, d'invisibles sueurs comme des gouttes vides et des choses dans le vide, des cellules et du vide, des globules et du vide et dans les choses, du vide et dans le noir, du vide et toutes sortes de vide, du vide blanc, du vide bleu tout autour des nuages, des choses dans les nuages, des têtes dans les nuages, des nuées de têtes vides et des nuées de têtes, toutes sortes de nuées de ciel rempli de têtes, du vide dans la tête et autour de la tête, dans les trous de la tête, des trous remplis de vide, des trous pleins de cellules, de fibres et d'air et d'eau et de choses fondues et de choses tombées et de choses trouées, des trous pleins d'univers, plein de choses perdues et pleins de la rosée de la suie d'univers.

[.]